

Diderot, qui s'était brouillé avec Rousseau pour bien moins, et on ne concevrait pas ce qu'ajoute madame de Vandeu elle-même : « Cet événement ne diminua pas l'estime de mon père pour M. d'Alembert. » Le collaborateur de Diderot a donné trop de marques éclatantes de son désintéressement, pour que l'on puisse supposer qu'il aurait trahi son meilleur ami et vendu son honneur pour quelques écus.

Mais revenons à Diderot, auquel on conseillait un exil volontaire. Un motif de probité le retenait aussi; il ne voulait pas compromettre les intérêts de Le Breton, imprimeur de l'*Encyclopédie*, que son départ eût ruiné. Il allait en être bien mal récompensé. Un jour, feuilletant un des volumes imprimés, il reconnut une falsification, puis deux, puis trois, et s'assura finalement que toute sa besogne avait été dépecée, mutilée, rognée, recousue, refaite par une main indigne. Ce même imprimeur, pour lequel il exposait sa liberté et peut-être sa vie, le trahissait indignement. Effrayé de la hardiesse toujours croissante des articles, épouvanté du bruit et des menaces, il avait fait clandestinement altérer les épreuves après le *bon à tirer*, sans prévenir de rien le directeur de l'*Encyclopédie*. Diderot lui écrivit une longue et véhémement lettre, dans laquelle il exhalait la colère et l'indignation que lui avait fait éprouver un si inqualifiable procédé :

« Vous m'avez lâchement trompé deux ans de suite : vous avez massacré ou fait massacrer par une bête brute le travail de vingt honnêtes gens qui vous ont consacré leur temps, leurs talents et leurs veilles gratuitement, par amour du bien et de la vérité, et sur le seul espoir de voir paraître leurs idées et d'en recueillir quelque considération, qu'ils ont bien méritée et dont votre injustice et votre ingratitude les auront privés. Mais songez bien à ce que je vous prédis : à peine votre livre paraîtra-t-il, qu'ils iront aux articles de leur composition et que, voyant de leurs propres yeux l'injure que vous leur avez faite, ils ne se contenteront pas, ils jetteront les hauts cris. Les cris de Diderot, de Saint-Lambert, Turgot, d'Holbach, de Jaucourt et autres, tous si respectables et si peu respectés par vous, seront répétés par la multitude. Vos souscripteurs diront qu'ils ont souscrit pour mon ouvrage et que c'est presque le vôtre que vous leur donnez. Amis, ennemis, associés, élèveront leur voix contre vous. On fera passer le livre pour une plate rapsodie. Voltaire, qui nous cherchera et ne nous trouvera point; les journalistes et tous les écrivains périodiques, qui ne demandent pas mieux que de nous décrier, répandront dans la ville, dans la province, en pays étranger, que cette volumineuse compilation, qui doit coûter encore tant d'argent au public, n'est qu'un ramas d'insipides rognures. Une petite partie de votre édition se distribuera lentement, et le reste pourra vous demeurer en maculatures. Ne vous y trompez pas : le dommage ne sera pas en exacte proportion avec les suppressions que vous vous êtes permises : quelque importantes et considérables qu'elles soient, il sera infiniment plus grand qu'elles. Peut-être alors serai-je forcé moi-même d'écarter le soupçon d'avoir connivé à cet indigne procédé, et je n'y manquerai pas. Alors on apprendra une atrocité dont il n'y a pas d'exemple depuis l'origine de la librairie. En effet, a-t-on jamais oui parler de dix volumes in-folio clandestinement mutilés, tronqués, hachés, déshonorés par un imprimeur? On n'ignorera pas que vous avez manqué avec moi à tout égard, à toute honnêteté et à toute promesse. A votre ruine et à celle de vos associés, que l'on plaindra, se joindra, mais pour vous seul, une infamie dont vous ne vous laverez jamais. Vous serez trainé dans la boue avec votre livre, et l'on vous citera dans l'avenir comme un homme capable d'une infidélité et d'une hardiesse auxquelles on n'en trouvera point à comparer. C'est alors que vous jugerez sainement de vos terreurs paniques, et des fâcheux conseils des barbares ostrogoths et des stupides vandales qui vous ont secondé dans le ravage que vous avez fait. Pour moi, quoi qu'il arrive, je serai à couvert. On n'ignorera pas qu'il n'a été en mon pouvoir ni de pressentir ni d'empêcher le mal; on n'ignorera pas que j'ai menacé, crié, réclamé. Si, en dépit de vos efforts pour perdre l'ouvrage, il se soutient, comme je le souhaite bien plus que je ne l'espère, vous n'en retirerez pas plus d'honneur, et vous n'en aurez pas fait une action moins perfide et moins basse; s'il tombe, au contraire, vous serez l'objet des reproches de vos associés et de l'indignation du public, auquel vous avez manqué bien plus qu'à moi.

« J'en ai perdu le boire, le manger et le sommeil. J'en ai pleuré de rage en votre présence; j'en ai pleuré de douleur chez moi, devant votre associé et devant ma femme, mon enfant et mon domestique. Vous m'aurez pu traiter avec une indignité qui ne se conçoit pas; mais, en revanche, vous risquez d'en être sévèrement puni; vous avez oublié que ce n'est pas aux choses courantes et communes que vous deviez vos premiers succès; qu'il n'y a peut-être pas deux hommes dans le monde qui se soient donné la peine de lire une ligne d'histoire, de géographie, de mathématiques et même d'arts, et que ce qu'on y a recherché et ce qu'on y recherchera, c'est la philosophie ferme et hardie de quelques-uns de vos travailleurs. Vous l'avez châtrée, dépecée, mutilée, mise en lambeaux, sans jugement, sans ménagement et sans goût. Vous nous avez rendus insipides et plats. Vous avez banni de votre livre ce qui en a fait, ce qui en aurait fait encore l'attrait, le piquant, l'intéressant et la nouveauté. Vous en serez châtié par la perte pécuniaire et par le déshonneur : c'est votre affaire. Vous en étiez à savoir combien il est rare de commettre impunément une vilaine action; vous l'apprendrez par le fracas et le désastre que je prévois. Je me connais : dans cet instant, mais pas plus tôt, le ressentiment de l'injure et de la trahison que vous m'avez faite sortira de mon cœur, et j'aurai la bêtise de m'affliger d'une disgrâce que vous aurez vous-même attirée sur vous.

Puissé-je être un mauvais prophète! mais je ne le crois pas : il n'y aura que du plus ou du moins; et, avec la nuée de malveillants dont nous sommes entourés et qui nous observent, le plus est tout autrement vraisemblable que le moins. Ne vous donnez pas la peine de me répondre; je ne vous regarderai jamais sans sentir mes sens se retirer, et je ne vous lirai pas sans horreur.

« Voilà donc ce qui résulte de vingt-cinq ans de travaux, de peines, de dépenses, de dangers, de mortifications de toute espèce! Un inepte, un ostrogoth détruit tout en un moment; je parle de votre boucher de celui à qui vous avez remis le soin de nous démembrer. Il se trouve à la fin que le plus grand dommage que nous ayons souffert, que le mépris, la honte, le discrédit, la ruine, la risée, nous viennent du principal propriétaire de la chose! Quand on est sans énergie, sans vertu, sans courage, il faut se rendre justice et laisser à d'autres les entreprises périlleuses. Votre femme entend mieux vos intérêts que vous; elle sait mieux ce que nous devons au public; elle n'eût jamais fait comme vous.

« Adieu, monsieur Le Breton : c'est à un an d'ici que je vous attends, lorsque vos travailleurs connaîtront par eux-mêmes la digne reconnaissance qu'ils ont obtenue de vous. On serait persuadé que votre cognée ne serait tombée que sur moi, que cela suffirait pour vous nuire infiniment; mais, Dieu merci! elle n'a épargné personne. Comme le baron d'Holbach vous enverrait paître, vous et vos plauches, si je lui disais un mot! Je finis tout à l'heure, et en voilà beaucoup; mais c'est pour n'y revenir de ma vie. Il faut que je prenne date avec vous; il faut qu'on voie, quand il en sera temps, que j'ai senti comme je devais votre odieux procédé, et que j'en ai prévu toutes les suites. Jusqu'à ce moment vous n'entendrez plus parler de moi; j'irai chez vous sans vous apercevoir; vous m'obligerez de ne me pas apercevoir davantage. Je désire que tout ait l'issue heureuse et paisible dont vous vous bercez, je ne m'y opposerai d'aucune manière; mais si, par malheur pour vous, je suis dans le cas de publier mon apologie, elle sera bientôt faite. Je n'aurai qu'à raconter nuement et simplement les faits comme ils se sont passés, à prendre du moment où, de votre autorité privée et dans le secret de votre petit comité gothique, vous fîtes main-basse sur l'article INTENDANT, et sur quelques autres dont j'ai les épreuves.

Je fais si peu de cas de mon exemplaire, que, sans une infinité de notes marginales dont il est chargé, je ne balancerai pas à vous le faire jeter au milieu de votre boutique. Encore s'il était possible d'obtenir de vous les épreuves, afin de transcrire à la main les morceaux que vous avez supprimés! La demande est juste, mais je ne la fais pas. Quand on a été capable d'abuser de la confiance au point où vous avez abusé de la mienne, on est capable de tout. C'est mon bien pourtant, c'est le bien de vos auteurs que vous retenez. Je ne vous le donne pas, mais vous, vous le retiendrez, quelque serment que je fasse de ne l'employer à aucun usage qui vous soit le plus légèrement préjudiciable. Je n'insiste pas sur cette restitution, qui est de droit : je n'attends rien de juste ni d'honnête de vous.

« P.-S. — Vous exigez que j'aille chez vous, comme auparavant, revoir les épreuves; votre associé le demande aussi. Vous ne savez pas ce que vous voulez ni l'un ni l'autre; vous ne savez pas combien de mépris vous aurez à digérer de ma part : je suis blessé pour jusqu'au tombeau. J'oubliais de vous avertir que je vais rendre la parole à ceux à qui j'avais demandé et qui m'avaient promis des secours, et restituer à d'autres les articles qu'ils m'avaient déjà fournis, et que je ne veux pas livrer à votre despotisme. C'est assez des tracasseries auxquelles je serai bientôt exposé, sans encore les multiplier de propos délibéré. Allez demander à votre associé ce qu'il pense de votre position et de la mienne, et vous verrez ce qu'il vous en dira. »

(Celui qui trace ici ces lignes savait par cœur cette triste odyssée du grand encyclopédiste; aussi n'a-t-il hasardé le premier pas dans cette périlleuse carrière qu'après s'être prémuni à l'avance contre toutes les vicissitudes qui peuvent surgir sur sa route. Mais, ces précautions prises, il n'a pas hésité à assumer sur sa tête la plus lourde responsabilité qu'éditeur ait jamais affrontée, et cela avec la seule ambition de remplir ce qu'il appelle son devoir, et de faire ici-bas le peu de bien auquel doit aspirer une conscience honnête et convaincue. Au reste, que les souscripteurs du *Grand Dictionnaire* se rassurent, ils n'ont pas à craindre de pareilles profanations. L'auteur a prudemment jugé à propos d'être son propre imprimeur. Les caractères sont sa propriété; l'atelier lui appartient; il fait lui-même, chaque semaine, la banque à ses ouvriers typographes, et quand il a parafé le *bon à tirer*, personne n'oserait, nous ne disons pas mutiler un passage, mais transposer une virgule.)

Eh bien! croirait-on qu'il s'est trouvé des écrivains chez lesquels l'esprit de parti a oblitéré le sens moral, au point de leur faire absoudre complètement le libraire falsificateur! On lit cette ligne dans la *Biographie* Michaud : « Qui était le plus blâmable ici, de Diderot ou de l'imprimeur? »

On parvint néanmoins à calmer Diderot; mais son âme resta abreuvée de dégoûts. Toutefois, il parut oublier tous ses légitimes griefs : le ressentiment ne pouvait pousser de profondes racines dans cette nature généreuse, et les allusions qu'il faisait à ce douloureux souvenir se déguisaient toujours sous un trait où se mêlait la mélancolie. C'est ainsi qu'un jour, se trouvant chez Panckoucke, le célèbre imprimeur de l'*Encyclopédie méthodique*, qui souffrait d'un rhumatisme, il l'aida à passer son habit, et comme Panckoucke s'excusait de voir l'illustre philosophe lui servir de valet de chambre : « Laissez, laissez, fit Diderot; vous n'êtes pas le premier libraire que j'habille. »

Ainsi, l'*Encyclopédie du XVIII^e siècle*, telle qu'elle nous est parvenue après avoir subi les coups de ciseaux de l'imprimeur Le Breton, n'est qu'une pâle copie de l'œuvre primitive. Les passages les plus hardis, les plus saillants, ont été supprimés ou falsifiés par un *inepte ostrogoth*, pseudonyme trivial, mais énergique, sous lequel se cache sans doute quelque membre de la compagnie de Jésus. Et cependant, toute mutilée qu'elle est, l'*Encyclopédie* est encore la plus fidèle expression de l'esprit et des idées philosophiques au XVIII^e siècle. Que serait-ce donc si nous avions entendu le monstre lui-même!

Au reste, si l'*Encyclopédie* avait ses ennemis nombreux et acharnés, elle comptait, en revanche, trois puissants protecteurs : M^{me} de Pompadour, M. de Malesherbes et M. de Choiseul. La royale courtisane, qui semblait avoir hérité du zèle philosophique d'Aspasie, haïssait franchement les jésuites; malheureusement, elle mourut au plus fort de la persécution. « Comptez, écrivait Voltaire à Damilaville, que les vrais gens de lettres, les vrais philosophes, doivent regretter M^{me} de Pompadour. Elle pensait comme il faut; personne ne le sait mieux que moi. On a fait, en vérité, une grande perte. » Il est vrai que, par compensation, les jésuites furent chassés quelque temps après.

Sans le secours efficace de M. de Choiseul, les dix derniers volumes de l'*Encyclopédie* n'eussent jamais paru. Pour M. de Malesherbes, sa position de directeur de la librairie, qui parfois le gênait, lui fournissait aussi les moyens de rendre aux gens de lettres de signalés services. Un jour, il fait prévenir Diderot que le lendemain il donnera l'ordre d'enlever ses papiers et ses cartons. Diderot, bouleversé, court chez lui : « Ce que vous m'annoncez là me chagrine horriblement. Comment, en vingt-quatre heures, déménager tous mes manuscrits? Et surtout où trouver des gens qui veuillent s'en charger, et le puissent avec sûreté? — Envoyez-les tous chez moi, répond M. de Malesherbes; on ne viendra pas les y chercher. » Cela fut exécuté et réussit parfaitement.

Enfin le dernier volume de l'*Encyclopédie*, qui en comptait vingt-huit in-folio, fut publié en 1765. Le supplément parut en six volumes in-folio, à Amsterdam, 1776-1777. « Pendant trente ans qu'il travailla à l'*Encyclopédie*, dit M. Génin, Diderot ne connut pas un jour de repos ni de sécurité. Lui seul probablement, de tout son siècle, avait reçu de la nature une trempe assez énergique pour résister et porter glorieusement le fardeau jusqu'au bout. Diderot n'eût-il pas fait autre chose, la célébrité de son nom serait justifiée et il conserverait des droits éternels à la reconnaissance de la philosophie. »

Nous avons déjà dit que, dans cette œuvre monumentale, Diderot s'était chargé des arts mécaniques. Il en avait étudié, non-seulement la théorie, mais la pratique. « M. Diderot, dit d'Alembert, s'est donné la peine de puiser les connaissances nécessaires à son travail chez les ouvriers ou sur des métiers qu'il a examinés lui-même, et dont quelquefois il a fait construire des modèles pour les étudier plus à son aise. » Il passait des journées entières dans les ateliers : il examinait d'abord une machine avec attention, se la faisait expliquer, démonter, remonter; ensuite l'ouvrier travaillait devant lui; enfin Diderot prenait la place de l'artisan, qu'il étonnait souvent par son adresse et sa pénétration. Il se rendit ainsi familières les machines les plus compliquées, telles que le métier à bas et le métier à fabriquer les velours ciselés. Il finit par posséder très-bien l'art des tissus de toile, de soie et de coton, et les descriptions qu'il en a données sont le résultat de son expérience.

« L'*Encyclopédie*, a dit M. Villemain, caractérise le XVIII^e siècle en ce qu'elle atteste le progrès des connaissances et le désir de les faire servir au bien de l'espèce humaine. Nul doute que Diderot ne soit un homme rare par le mouvement de l'esprit, par l'abondance des idées, par une sorte d'émotion électrique dans le langage; moins de doute encore que d'Alembert, esprit géométrique et esprit fin, n'ait embrassé une grande variété de connaissances, et porté la lumière sur toutes les choses qui tenaient à l'ordre matériel. » La réunion de ces deux esprits promettait un grand ouvrage, et cependant ils sont morts avec la conviction d'être restés bien loin de la perfection qu'ils avaient rêvée, de n'avoir produit qu'un « chef-d'œuvre avorté, » selon l'expression de Jules Janin, un monstre sans proportions, alternativement nain et géant, colosse et pygmée, en un mot, une Babel. « Babel, soit, répondra M. H. Martin, mais Babel construite avec des matériaux précieux. Il y eut autre chose qu'un orgueil impie dans cette espèce d'apothéose de l'esprit humain : il y eut l'amour sincère de l'humanité, cette religion terrestre qui survit à la religion de l'idéal et de l'éternel, et qui permet d'en espérer le retour, tant qu'elle n'est pas elle-même étouffée sous l'égoïste scepticisme et le matérialisme pratique. Les auteurs avaient prévu et espéré que leur œuvre serait dépassée par le progrès des sciences : le cercle des connaissances s'étendant indéfiniment, on peut dire que l'*Encyclopédie* doit être à refaire de siècle en siècle; il n'y a donc point à reprocher à celle du dix-huitième d'être incomplète; l'esprit de critique négative qui domine dans une grande partie des articles et le manque d'unité morale dans l'ensemble sont des reproches mieux fondés. » Aucun esprit sérieux n'osera contredire ce jugement, plus juste que celui qu'a exprimé M. de Barante : « Les obstacles mis à la publication du livre nuisirent à son exécution autant qu'à sa direction. S'il eût été publié avec tranquillité, il aurait atteint, en grande partie, sa vraie destination; il aurait été un monument de l'état des sciences à cette époque, et par là serait devenu utile... Au lieu de produire un semblable effet, l'*Encyclopédie* se changea sur-le-champ en une affaire de parti. Il devint plus important, pour ceux qui l'avaient conçue, de la faire paraître au jour que de l'en rendre digne; et, comme ils avaient été constitués en hostilité avec l'ordre établi, leur orgueil s'attacha à répandre dans l'*Encyclopédie* ce qu'ils

appelaient des idées neuves et audacieuses; ainsi elle demeura une œuvre incomplète et peu utile. Celle qui a été entreprise depuis est, sans nul doute, conçue d'après un plan beaucoup meilleur, plus riche en science, et plus conforme à son véritable but... L'*Encyclopédie*, qui fut orgueilleusement conçue pour donner aux siècles à venir une haute idée des progrès immenses que l'on croyait apercevoir dans les connaissances humaines, les envisagea sous un point de vue nouveau et dans un esprit qui fit changer de caractère à presque toutes les sciences. En effet, on avait cru découvrir un nouveau cours à leur source commune; on avait tracé la marche des opérations de l'âme humaine sur une route nouvellement adoptée. »

« Quoi qu'il en soit, dit M. David dans sa notice sur l'*Encyclopédie*, cette colossale entreprise, qui n'a jamais été égalée, bien qu'elle ait vieilli en beaucoup d'endroits, restera comme un événement unique dans l'histoire littéraire de notre pays. Elle aura été plus que le réveil d'une nation endormie et opprimée : en elle se trouvent, à l'état latent, toutes les conquêtes de la civilisation moderne, elle a enfanté cette vaillante armée de penseurs qui surgissent, à l'heure voulue, pour revendiquer les libertés dont les peuples ne sauraient pas plus se passer que du pain de chaque jour. »

Nous nous associons à toutes les réserves, à toutes les critiques que les auteurs que nous venons de citer adressent à l'*Encyclopédie*, et cela nous coûte d'autant moins que c'était aussi l'opinion des auteurs eux-mêmes. Voici ce qu'ils n'ont pas hésité à écrire de l'œuvre sortie de leurs mains : « Ici nous sommes boursoufflés et d'un volume exorbitant; là, maigres, petits, mesquins, secs et décharnés. Dans un endroit, nous ressemblons à des squelettes; dans un autre, nous avons un air hydropique. Nous sommes alternativement nains et géants, colosses et pygmées; droits, bien faits et proportionnés; bossus, boiteux et contrefaits. Ajoutez à ces bizarreries celle d'un discours tantôt abstrait, obscur ou recherché, plus souvent négligé, traînant et lâche; et vous comparerez l'ouvrage entier au monstre de l'*Art poétique* et à quelque chose de plus hideux. » (Article ENCYCLOPÉDIE.)

Le plus grand ennemi de l'*Encyclopédie* et de Diderot fut La Harpe. Sa diatribe n'a pas moins de 46 pages in-8^o; en voici un échantillon : « Les convenances et les bienséances de toute espèce n'y sont pas mieux gardées que les mesures naturelles des objets. L'article FANATISME n'est qu'un cri fanatique contre la religion et ses ministres; l'article UNITAIRES n'est qu'un tissu de sophismes contre toute religion; cent autres ne sont qu'un extrait et un résumé de toutes les idées irréligieuses semées dans une foule de livres... Le scepticisme, le matérialisme, l'athéisme, s'y montrent partout sans pudeur et sans retenue, et c'était bien l'intention des fondateurs; mais s'ils voulaient que leur dictionnaire fût impie, ils ne voulaient pas qu'il fût ridicule; et, pour ne citer en ce genre que ce qui en est peut-être le chef-d'œuvre, lisez seulement l'article FEMME (de Desmahis), qui sûrement ne devait être là que de la main d'un moraliste; vous n'y trouverez qu'une conversation de boudoir, et tout le jargon précieux des comédies de Marivaux et des romans de Crébillon; et comme si ce n'était pas assez qu'une pareille caricature eût place dans l'*Encyclopédie*, elle y est insérée avec éloge... Tout doit être faux dans des hommes qui font un métier de mensonge, tel que celui de ces sophistes. Ils croyaient avoir de la dignité, et n'avaient que de la morgue. Tout ce que des hommes ivres d'amour-propre peuvent concevoir de rage quand ils sont offensés parut alors à découvert, et cette hypocrite philosophie, jetant bas ses livrées de vertu et de modération, fut mise à nu, bien plus par la fureur de ses ressentiments que par la main de ses adversaires. Elle vomit à flots tous les poisons de la calomnie la plus effrontée, et le peu d'art qu'elle mit dans ses libelles atteste encore, ainsi que cent autres exemples semblables, qu'elle n'avait pas plus de principes de goût que de principes de morale. » Voilà un jugement, nous pourrions dire un pamphlet, dans les règles. Répondons-y en faisant connaître le juge :

Voici d'abord l'opinion de Grimm, qui le connaissait à fond : « M. de La Harpe a beaucoup plus d'esprit que de connaissances, beaucoup moins d'esprit que de talent, et beaucoup moins de goût que d'imagination... Il est malheureux que les circonstances l'aient obligé à perdre tant de temps à dire du mal des autres, et à se défendre ensuite contre les ennemis qu'il se faisait tous les jours en exerçant un si triste métier. » Il est encore plus malheureux qu'après avoir basement encensé les hommes de la Terreur, s'être coiffé du bonnet rouge et avoir écrit des strophes dévergondées, dans le genre de la suivante, pour répondre au manifeste du duc de Brunswick :

Le fer l'amis, le fer l'il presse le carnage;
C'est l'arme des Français, c'est l'arme du courage,
L'arme de la victoire, et l'arbitre du sort.
Le fer l... il boit le sang; le sang nourrit la rage,
Et la rage donne la mort;

il est encore plus malheureux, disons-nous, que, dès qu'il crut n'avoir plus rien à craindre, il ait entraîné dans la boue ces mêmes hommes devant lesquels il avait rampé, et auxquels ses platitudes avaient soulevé le cœur de pitié et de dégoût. Ces quelques détails biographiques expliquent assez clairement la raison des colères de l'auteur du *Lycée*; voilà l'homme jugé en prose; montrons-le maintenant marqué par les vers de Gilbert et de Lebrun :